

**LA VIE QUOTIDIENNE  
DES  
PAYSANS  
RUSSES DE LA  
REVOLUTION A LA  
COLLECTIVISATION  
(1917-1939)**

**Nicolas Werth**



**HACHETTE**

92  
29-30

N.C

DU MÊME AUTEUR :

États communistes en U.R.S.S. sous Staline, Gallimard, « Archi-

LA VIE QUOTIDIENNE  
DES PAYSANS RUSSES  
DE LA RÉVOLUTION  
À LA COLLECTIVISATION  
(1917-1939)

16°M

13392

DU MÊME AUTEUR :

*Être communiste en U.R.S.S. sous Staline*, Gallimard, « Archives », 1982.

En préparation :

*Les Procès de Moscou*, Éditions Complexe.

DL-10-02-1984-02800

NICOLAS WERTH

LA VIE QUOTIDIENNE  
DES PAYSANS RUSSES  
DE LA RÉVOLUTION  
À LA COLLECTIVISATION  
(1917-1939)



Document de conservation : Centre de documentation et de recherche sur le village russe (années 1930)

Hachette  
*littérature*

DL-10-02-1984-03600

NICOLAS WERTH

*A Evelyne, Maia  
et tous nos amis russes.*

LA VIE QUOTIDIENNE  
DES PAYSANS RUSSES  
DE LA RÉVOLUTION  
À LA COLLECTIVISATION  
(1917-1939)



Document de couverture : Cantine dans un village russe (années 1930).  
Cl. Hachette/B.N.

© Hachette, 1984.

## PROLOGUE

## LA RÉVOLUTION AU VILLAGE

Dans les semaines qui suivirent la prise du pouvoir par les bolcheviks à Petrograd, le secrétariat du parti reçut des centaines de lettres de militants ouvriers partis porter la bonne parole et la bonne nouvelle dans les campagnes. Après avoir décrit, non sans condescendance, les « désordres », les « excès », « l'anarchie », les « pogroms » dont les campagnes avaient été le théâtre au cours de l'été et de l'automne, les militants réclamaient unanimement « de la littérature politique pour éclairer les masses sombres et incultes des villages », des « journaux et surtout le programme du parti bolchevique. » « Personne, écrivaient-ils, ne sait au juste qui sont ces gens, ni ce qu'ils veulent. On les appelle ici des " maximalistes ", et on les confond souvent avec les membres des autres partis, aujourd'hui passés à la contre-révolution... » Le 25 octobre 1917, l'insurrection bolchevique avait renversé le gouvernement provisoire et vaincu à Petrograd. Mais les campagnes n'avaient pas été en reste. Les paysans avaient beau n'avoir jamais vu de bolcheviks, ils n'avaient pas attendu la chute du gouvernement provisoire né de la révolution de février pour faire, à l'échelle de leur village, leur propre révolution. Depuis avril, tandis que tous les regards étaient tournés vers Petrograd, où, pensait-on, se décidaient les destinées de la Russie, des milliers de petites révolutions spontanées avaient éclaté dans les campagnes russes. Ces mouvements s'étaient pour la plupart développés indépen-

damment des événements politiques de la capitale et des conflits qui agitaient les villes et les usines, selon un rythme, des modalités et des mots d'ordre qui ne devaient rien aux partis révolutionnaires quels qu'ils fussent.

Les nouvelles de la révolution de février et de l'abdication de Nicolas II, colportées par des cheminots, des soldats en permission, des ouvriers rentrant dans leur famille pour Pâques, glanées au hasard des marchés, atteignirent bon nombre de villages avec deux, trois, voire quatre semaines de retard. Elles suscitèrent partout « la plus forte excitation et les plus grandes espérances ». « Nous n'avons plus de tsar, nous n'avons plus de comptes à rendre à personne. Le tsar renversé, les propriétaires fonciers sont f... », disaient les paysans. Sitôt la nouvelle connue, dans chaque village l'assemblée communale se réunit spontanément. Confiants dans le nouveau gouvernement, les paysans dictèrent aux hommes lettrés du village – l'instituteur, le curé ou le médecin – les vœux qu'ils formulaient pour eux-mêmes, comme les mesures qu'ils préconisaient pour le salut de la patrie.

« Nous exigeons l'instauration d'une république démocratique. Nous exigeons la réunion d'une Assemblée constituante, élue au suffrage universel, écrivaient sous la dictée les intellectuels du village. Nous exigeons des écoles gratuites pour nos enfants, nous exigeons des mesures en faveur d'une paix rapide et équitable, nous exigeons la suppression immédiate de tous les impôts, directs et indirects, et leur remplacement par un seul impôt, progressif, sur le revenu. Nous exigeons du gouvernement provisoire qu'il explique tout de suite pourquoi les magnats et autres possédants peuvent ne pas désirer défendre la patrie et échappent ainsi au service militaire, alors que nous, qui n'avons pas de terre, devons la défendre d'urgence, au péril de notre vie. »

Bien entendu, les paysans disaient avant tout leur impatience de jouir enfin librement de la terre natale, de ces milliers d'hectares que les grands propriétaires fonciers, faute de main-d'œuvre – plus de 10 millions d'hommes avaient été



mobilisés depuis 1914 – laissaient en friche ou louaient à des prix exorbitants, tandis que la disette menaçait les villes.

La terre, « ce don de la nature et de Dieu », devait appartenir désormais à « ceux qui la travaillaient de leurs propres mains et qui l'aspergeaient de leur propre sueur ». Personne ne devait posséder plus que la quantité de terre qu'il était en mesure de cultiver lui-même, avec l'aide des siens. Les terres du tsar, des apanages, des monastères, des gros possédants devaient être confisquées et distribuées gratuitement, sans indemnités. La répartition devait se faire sous l'égide de la commune paysanne, compte tenu de l'importance des foyers, « eu égard au nombre de bouches à nourrir et aux bras dont ils pouvaient disposer ». En attendant, les loyers devaient être « considérablement et substantiellement abaissés »; la vente des terres devait être interdite jusqu'à la résolution de la question agraire par l'Assemblée constituante.

Après avoir formulé leurs vœux, les paysans attendirent, confiants, la réponse du nouveau gouvernement. Certes, çà et là, quelques « excès » furent commis. On régla de vieux comptes : on chassa quelques fonctionnaires tsaristes particulièrement honnis; on saccagea quelques domaines appartenant le plus souvent à des propriétaires portant des noms d'origine allemande. Mais, de façon générale, les désordres furent très localisés. En attendant, les paysans s'organisèrent à l'échelon du village, du canton, parfois même du district. Ils élirent des comités agraires, émanations des assemblées villageoises traditionnelles et reflets de cette démocratie directe, spontanée, égalitariste qui avait cours dans les campagnes déshéritées.

Cependant, au début du mois d'avril, l'attente d'une réforme agraire véritable commença à se manifester. Les paysans furent, dans l'ensemble, très déçus par la réponse des autorités de Petrograd à leurs revendications. Le gouvernement provisoire mettait en garde les paysans contre toute saisie illégale des terres. Seule l'Assemblée constituante, qui devait être élue « dans un proche avenir », serait habilitée à

régler la question agraire. « Notre slogan, c'est la terre par la Constituante », répétait le ministre de l'Agriculture. Comme s'il avait été dans l'ignorance des aspirations paysannes, le gouvernement décréta la mise en place de comités agraires, composés en majeure partie de fonctionnaires, chargés « d'enquêter sur les désirs des masses paysannes et de collecter l'information nécessaire pour la réforme agraire ». Davantage préoccupé de régler le délicat problème du ravitaillement des villes que de promouvoir une véritable réforme agraire, le gouvernement réserva à des comités de ravitaillement, dont il avait soigneusement défini la composition, le droit de disposer des terres qui n'étaient pas mises en valeur. « Ainsi, les premiers actes des " révolutionnaires " de février visaient à protéger la propriété privée en dessaisissant les paysans du droit de prendre la terre. Ils la plaçaient sous le contrôle des nouvelles institutions nées à la ville <sup>1</sup>. »

Tout en affectant une loyale obéissance vis-à-vis du gouvernement, les comités agraires décidèrent de passer à l'action. Sous prétexte d'aider les comités de ravitaillement à dresser l'inventaire des terres non cultivées, « en attendant la convocation de l'Assemblée constituante », les paysans s'approprièrent les terres en friche des grands domaines, « qu'ils se mettaient à labourer avec acharnement, négligeant leur propre lopin ». Ils se rendaient en masse dans les forêts appartenant aux grands propriétaires, se saisissaient de tout le bois qu'ils pouvaient emporter, lâchaient leurs bêtes sur les prés qui ne leur appartenaient pas. Les comités adressaient de véritables ultimatums aux propriétaires fonciers. Ceux-ci étaient avertis que « les terres qu'ils n'auraient pas ensemencées par leurs propres moyens, dans un délai de dix jours, seraient placées sous le contrôle du comité et affermées, à un prix équitable, inférieur des trois quarts aux prix de 1914, aux plus nécessiteux, et en premier lieu aux veuves de guerre et aux familles des appelés ». Les comités expulsaient, non sans violences, les prisonniers de guerre qui travaillaient chez les propriétaires fonciers; ainsi ces derniers ne pourraient-ils plus

arguer de la présence de travailleurs agricoles pour prétendre conserver leurs domaines dans leur intégralité. Les comités interdisaient en outre aux propriétaires fonciers de vendre leur bétail, leurs réserves de céréales ou de bois, et bien sûr d'effectuer toute transaction immobilière. Le matériel agricole était confisqué et sa gestion confiée aux comités, qui le louaient à « ceux qui travaillaient la terre de leurs propres mains ». Parlant à la 2<sup>e</sup> session du Grand Comité agraire réuni à Petrograd en juillet, un des représentants de la province de Penza analysait ainsi l'extraordinaire métamorphose qui s'opérait dans la paysannerie : « ... Quand vous rencontrez un paysan, il ne s'incline plus jusqu'à terre. Il ne vous dit plus comme naguère : " Pitié, Ivan Petrovic, ma famille meurt de faim, donnez-moi une demi-déciatine \*." Non, il ne s'incline plus. Il vous dit maintenant : " A propos, dites-moi, combien de déciatines pouvez-vous cultiver par vos propres moyens? Et en tenant compte de vos enfants? Passez à notre réunion, ce soir, nous y partagerons la terre que vous possédez." Encore une fois, je vous assure que cela ne plaît pas aux propriétaires, non, cela ne leur plaît pas<sup>21</sup>! »

Ceux-ci avaient beau envoyer télégramme sur télégramme aux commissaires du gouvernement, qui avaient remplacé les gouverneurs tsaristes, aux députés et aux ministres, leurs appels de détresse restaient le plus souvent sans réponse. Le gouvernement provisoire, divisé, se bornait à condamner « toutes les mesures prises spontanément et illégalement par les comités agraires », mais hésitait à recourir à la force. En fait, l'État et ses institutions s'effondraient, comme entraînés par la chute du tsarisme. L'armée se décomposait, des milliers de déserteurs s'en retournaient dans leurs villages, semant le désordre et encourageant les paysans à se révolter contre l'autorité. Les rares troupes envoyées, tardivement, sauvegarder le droit de propriété refusaient de marcher contre les paysans.

---

\* 0,53 ha.

Constatant qu'il n'y avait déjà plus d'État, que « la foi dans le droit » avait disparu, quelques gros possédants tentèrent de s'organiser et de résister par la force. Des unions de défense des propriétaires virent le jour dans une trentaine de provinces. Il en eût fallu moins pour déclencher un gigantesque soulèvement. En septembre-octobre, des milliers de gentilhommières et de manoirs furent mis à sac, pillés, incendiés, leurs terres remises « pour distribution » aux communes paysannes; des centaines de propriétaires, qui n'avaient pas encore fui en ville, furent tués par une foule déchaînée qui renouait avec la vieille tradition des jacqueries, de la *Pougatchevschina* \*.

En rédigeant, le jour même de la prise du pouvoir par les bolcheviks, le décret sur la terre qui proclamait « l'abolition sans indemnité de la propriété privée et la remise de toutes les terres à la disposition des comités agraires locaux », Lénine eut l'habileté d'ajuster le programme de son parti aux nécessités de l'heure, de légaliser une situation acquise et de reconnaître un fait accompli. Ce faisant, il reniait le programme de son parti; il n'était plus question de « nationalisation », de « socialisation » des terres. Ce revirement, dicté par les circonstances – « au moins jusqu'à l'été 1918, admettait Lénine, notre pouvoir a tenu parce que nous nous appuyions sur l'ensemble de la paysannerie » – était ainsi justifié :

« En tant que gouvernement démocratique, disait Lénine, nous ne pouvons pas ne pas tenir compte des décisions des masses, même si nous ne sommes pas d'accord avec elles. Mais, ajoutait-il, les paysans eux-mêmes apprendront où se trouve la vérité quand ils mettront la loi en pratique. La vie est la meilleure école, elle montrera qui a raison. »

Les paysans avaient indirectement, mais « objective-

---

\* Pougatchev (1742-1775) dirigea une des plus grandes révoltes paysannes que connut la Russie, sous le règne de Catherine II, en 1773-1775.

ment », contribué au succès des bolcheviks. Les objectifs des uns et des autres divergeaient toutefois totalement. Pour les bolcheviks, citadins, souvent intellectuels, l'insurrection d'Octobre ouvrait « une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité ». Ils rêvaient d'exporter la révolution en Europe, de construire une nouvelle société, de bouleverser les rapports sociaux, de collectiviser les terres. Se rappelant ces années héroïques (1918-1919), un dirigeant bolchevique écrivait : « On considérait comme le bien suprême de nationaliser absolument tout, des grandes usines jusqu'aux salons de coiffure tenus par un seul coiffeur armé d'une tondeuse et de deux rasoirs, et jusqu'à la dernière carotte dans les magasins...<sup>3</sup> ! »

Pour les paysans, la Révolution n'avait été qu'une jacquerie que le pouvoir n'était pas parvenu à mater. Ils ne se sentaient d'aucune façon redevables à qui que ce soit. Ils avaient fait eux-mêmes leur propre révolution. Désormais, elle était terminée, à peine commencée. Ayant restauré le vieil idéal de la possession individuelle associée à une éminente propriété collective, ils espéraient enfin, dans le cadre traditionnel de la commune paysanne, pouvoir jouir gratuitement de la terre équitablement distribuée à chacun, et vivre peut-être un peu moins mal qu'auparavant. Entre bolcheviks et paysans existait un profond malentendu, qui allait rapidement dégénérer en conflit.

La réforme agraire dont les paysans avaient rêvé depuis des générations leur apporta certes des satisfactions immédiates, mais ses résultats furent décevants : dans la plupart des provinces, les paysans reçurent en moyenne moins d'un demi-hectare par personne. Pourtant ce ne fut pas là la cause principale de leur déception : chacun avait reçu un peu de terre, et la grande propriété foncière n'existait plus. Le mécontentement contre le nouveau régime se fit jour à partir du moment où celui-ci exigea des paysans qu'ils fournissent des soldats et du pain pour une révolution dont ils ne voyaient plus la fin et dont ils ne ressentaient plus le besoin. Les

hommes qui avaient combattu, trois années durant, pour le salut de la patrie, rechignaient à se faire enrôler dans l'Armée Rouge pour lutter contre les Blancs. Surtout, les paysans refusaient de livrer, à vil prix, leurs produits aux villes, alors qu'il n'y avait plus rien à acheter, l'industrie ayant cessé de produire ce qu'il fallait au village. Les événements de 1917 avaient en effet achevé ce que la guerre avait commencé : la décomposition du système de production et d'échange. Au début de 1918, on ne trouvait plus sur les marchés ni tissu, ni produits en métal; en outre, depuis 1914, les prix de la « manufacture » avaient décuplé. Dans ces conditions, se demandait le paysan, à quoi bon produire, à quoi bon posséder la terre s'il n'est pas possible de vendre à bon prix, d'acheter, de consommer? Il avait refusé de céder ses produits aux comités de ravitaillement mis en place par le gouvernement provisoire. Pourquoi devrait-il maintenant aider les bolchevicks?

La méfiance séculaire entre paysans et citadins réapparut plus forte que jamais. Les paysans soupçonnaient les gens des villes d'accaparer tous les biens manufacturés. Pour eux, le citadin, c'était le fonctionnaire redouté, le commerçant voleur, le juif usurier, l'ouvrier paresseux qui ne travaillait que huit heures par jour. Les citadins, quant à eux, méprisaient les masses « sombres et obscures » des campagnes et les tenaient pour responsables de la disette qui sévissait dans les villes. Afin de ravitailler les villes et l'armée, les bolchevicks montèrent de véritables expéditions punitives contre les paysans. Ils dépêchèrent dans les campagnes des détachements alimentaires, composés chacun d'une centaine de citadins armés (et affamés), chargés de réquisitionner tout ce qu'ils trouvaient comme produits comestibles dans les villages. Pour découvrir les cachettes, les détachements alimentaires comptaient sur l'aide des paysans pauvres et des ouvriers agricoles, auxquels on avait promis une part du blé confisqué aux paysans moyens et aisés. Cette tentative de diviser la paysannerie en groupes sociaux antagonistes ne fit

pas long feu. La solidarité villageoise face à la ville était plus forte que les tensions qui pouvaient exister entre riches et pauvres. Les paysans tentèrent parfois de résister aux réquisitions par la force. Il y eut autant de révoltes agraires dans les provinces centrales de la Russie avant Octobre 1917 qu'après. Des milliers de paysans, refusant d'être enrôlés dans l'Armée Rouge, rejoignirent des bandes de déserteurs. La résistance paysanne prit le plus souvent une forme passive. De peur qu'on ne leur prenne tout leur surplus, les paysans réduisirent leurs emblavures de façon à ne récolter que ce dont ils avaient besoin.

A la guerre sociale, qui avait mis aux prises paysans et grands propriétaires, succéda un nouveau conflit qui, trois années durant, allait opposer villes et campagnes. Au début de 1921, les Rouges triomphèrent des Blancs. Mais la résistance paysanne, parce qu'elle était la résistance de la majeure partie de la nation – 3 Russes sur 4 étaient paysans – fut la plus forte. Lénine le reconnut au X<sup>e</sup> congrès du parti bolchevique, le 15 mars 1921 : « La paysannerie, dit-il, est mécontente de ses rapports avec nous, sous la forme qu'ils ont pris. Elle ne veut plus de cette forme et ne veut plus vivre comme maintenant. Sa volonté s'est exprimée de façon très nette. C'est la volonté de l'énorme masse de la population laborieuse. » L'impôt en nature remplaça les réquisitions. La Révolution semblait cette fois-ci terminée pour de bon. La N.E.P. \* était née. Elle permit enfin aux paysans d'acheter et de vendre plus librement, de se nourrir mieux, de souffler un peu.

La Révolution ne mit pas fin au conflit qui, de tout temps, avait opposé en Russie deux civilisations et deux

---

\* Nouvelle Politique économique. Elle dura de 1921 à 1928. Elle se caractérisa par l'existence, à côté d'un secteur nationalisé, d'un large secteur privé (commerce, artisanat, agriculture individuelle). Elle prit fin avec la collectivisation de l'agriculture.

cultures radicalement différentes, celle de la ville et celle de la campagne. Étrangère aux villes, réfractaire aux réformes, tapie dans la forêt immense, une civilisation paysanne originale s'était développée en Russie. Grâce à son isolement, la campagne, véritable *terra incognita* aux yeux du pouvoir central, avait pu préserver sa vie propre. « En Russie, écrivait Pierre Pascal, la campagne existe, elle n'a pas une vie secondaire, diminuée, réduite à quelques particularités curieuses, épisodiques. Elle a sa vie à elle, originale, totale et quotidienne, matérielle et morale <sup>4</sup>... » Le village ignorait tout du monde extérieur, sinon qu'il lui était hostile. Les paysans vivaient largement en autarcie; leurs rapports familiaux étaient régis non pas par la loi, mais par la coutume. Ils avaient leur propre institution, la commune, leur propre conception du droit de propriété, leur propre idée des rapports sociaux, leur propre façon de raisonner et de s'informer, de comprendre et de pratiquer le christianisme, leur propre vision du monde et de la morale. Cette civilisation paysanne traditionnelle ressortit intacte, et même consolidée, de l'épreuve de la Révolution. Tandis que les circuits économiques de production et d'échange se bloquaient, que les villes se vidaient de leurs habitants de fraîche date, qui regagnaient leur village dans l'espoir d'un sort meilleur, que les usines fermaient, que les institutions s'effondraient, le village, habitué à ne compter que sur lui-même, résistait à la tourmente et au chaos. La campagne était assez autonome pour se passer de la ville. Mais la ville, elle, ne pouvait survivre sans la campagne et sans les fruits du labeur paysan. Il importait donc au nouveau pouvoir de contrôler les campagnes, de les transformer, de les ouvrir sur le monde extérieur, de les inciter à développer leurs échanges avec les villes.

L'épreuve de force avec la paysannerie s'étant soldée par un grave échec, le nouveau régime tenta, au cours des années 1920, de transformer les campagnes d'une façon apparemment plus pacifique, par la révolution culturelle. Pour les



bolcheviks, la civilisation rurale traditionnelle n'était que barbarie et crétinisme, et la culture paysanne qu' « une toile d'araignée tissée d'idioties ». Il fallait remplacer tout cela par une civilisation industrielle et technicienne. On forma des instituteurs et des missionnaires athées pour lutter contre « l'emprise dangereuse et rétrograde de la religion », on créa des « centres de liquidation de l'analphabétisme », on instaura des soviets destinés à concurrencer les traditionnelles assemblées paysannes, on envoya des komsomols \* régénérer les fêtes de village, on s'efforça de diffuser livres et journaux, on organisa des fêtes soviétiques nouvelles dans l'espoir qu'elles remplaceraient les fêtes religieuses, on mobilisa des communistes chargés d'éclairer les masses sur « le sens du mot U.R.S.S. », on tâcha de syndiquer les ouvriers agricoles et les bergers et de faire prendre conscience aux pauvres de « l'exploitation » dont ils étaient victimes de la part des riches... Toutes ces tentatives pour transformer la vie paysanne s'avèrent le plus souvent vaines face à la forte cohésion et à l'extraordinaire inertie du monde rural. La vie quotidienne des paysans russes des années 1920 nous révèle ce conflit de l'ancien et du nouveau. Elle témoigne surtout de la farouche résistance de l'ancien et de la dérisoire faiblesse du nouveau.

Devant cette résistance, le pouvoir réagit de manière brutale par la collectivisation forcée. Ce grand tournant de la vie paysanne allait être fatal à la civilisation et à la culture paysannes russes.

---

\* Jeunes communistes. Cf. *infra*, p. 171 sq.

et de faire participer les habitants à la vie de la ville. Le conseil municipal a pour but de promouvoir le développement économique, social et culturel de la ville et de veiller à ce que les citoyens jouent un rôle actif dans la prise de décisions qui affectent leur vie. Le conseil municipal est élu par les habitants de la ville pour une durée de quatre ans et se compose de sept membres. Le conseil municipal a le pouvoir de légiférer sur les affaires de la ville, de proposer et de voter le budget municipal, de nommer et de révoquer les fonctionnaires de la ville, de déclarer l'état de nécessité publique et de déclarer l'état d'urgence. Le conseil municipal est responsable de la gestion des services publics de la ville, tels que l'éclairage public, la collecte des déchets, la police, le service de transports publics, etc. Le conseil municipal est également responsable de la planification de l'urbanisme et de la conservation de l'environnement. Le conseil municipal est élu par les habitants de la ville pour une durée de quatre ans et se compose de sept membres. Le conseil municipal a le pouvoir de légiférer sur les affaires de la ville, de proposer et de voter le budget municipal, de nommer et de révoquer les fonctionnaires de la ville, de déclarer l'état de nécessité publique et de déclarer l'état d'urgence. Le conseil municipal est responsable de la gestion des services publics de la ville, tels que l'éclairage public, la collecte des déchets, la police, le service de transports publics, etc. Le conseil municipal est également responsable de la planification de l'urbanisme et de la conservation de l'environnement.

L'œuvre de force avec la paysannerie était solidaire par elle-même et par elle-même. Le conseil municipal a pour but de promouvoir le développement économique, social et culturel de la ville et de veiller à ce que les citoyens jouent un rôle actif dans la prise de décisions qui affectent leur vie. Le conseil municipal est élu par les habitants de la ville pour une durée de quatre ans et se compose de sept membres. Le conseil municipal a le pouvoir de légiférer sur les affaires de la ville, de proposer et de voter le budget municipal, de nommer et de révoquer les fonctionnaires de la ville, de déclarer l'état de nécessité publique et de déclarer l'état d'urgence. Le conseil municipal est responsable de la gestion des services publics de la ville, tels que l'éclairage public, la collecte des déchets, la police, le service de transports publics, etc. Le conseil municipal est également responsable de la planification de l'urbanisme et de la conservation de l'environnement.

*PREMIÈRE PARTIE*

LES CADRES  
DE LA VIE PAYSANNE

PREMIÈRE PARTIE  
LES CADRES  
DE LA VIE PAYSANNE

## CHAPITRE PREMIER

### LE VILLAGE RUSSE

#### Le village isolé

« Pour qui ignore ce qu'est un voyage à travers les chemins les plus reculés, écrivait Mikhaïl Boulgakov \*, jeune médecin envoyé dans un village de la province de Smolensk, afin d'y diriger un hôpital de campagne, il est inutile d'en entendre le récit; de toute façon, il ne comprendrait pas. Quant à celui qui sait de quoi il s'agit, je ne tiens pas à le lui rappeler. Je dirai simplement que les 40 km qui séparent Gratchovka, le chef-lieu, de l'hôpital de Mourievo, nous les parcourûmes, mon cocher et moi, en vingt-quatre heures exactement !... » Pour le paysan se rendre en ville, comme pour le citadin atteindre le village, prennent souvent l'allure de véritables expéditions. Perdu dans l'immensité des campagnes et des forêts, le village russe, faute de routes carrossables et de moyens de communications modernes, reste difficilement accessible aux hommes, aux marchandises et bien sûr aux nouvelles.

Lorsqu'on vient de la ville, c'est en train qu'on tâche de s'approcher le plus près possible du village. Mais le réseau ferré, insignifiant devant l'étendue des terres (50 000 km pour les 4 000 000 km<sup>2</sup> de la Russie d'Europe – une densité

---

\* Mikhaïl Boulgakov (1891-1940). Écrivain russe, auteur notamment de *Le Maître et Marguerite*. Il termina en 1917 ses études de médecine et fut médecin dans un village de la province de Smolensk pendant plusieurs années.

ferroviaire cinq fois moindre qu'aux États-Unis, deux fois plus faible qu'en Inde), est impuissant à rompre l'isolement des campagnes. Une statistique du ministère des Communications nous apprend que la distance moyenne qui sépare un village d'une gare est de 71,5 km <sup>2</sup>! Les voyages en train sont de surcroît fort longs. Durant les années de Révolution et de guerre civile, les deux tiers des locomotives, la moitié des wagons ont été mis hors service; 3 600 ponts de chemin de fer, 2 000 km de voies ferrées ont été détruits <sup>3</sup>. Faute de moyens financiers, la réfection du réseau ferré se poursuit à un rythme très lent. En 1925, on met encore plus de huit heures pour se rendre en train de Moscou à Vladimir, ville distante de 200 km de la capitale. « Sur la ligne de Nijni-Novgorod, raconte en 1929 un délégué au V<sup>e</sup> congrès des soviets, tous les ponts sont en piteux état; il y a même des ponts en bois, sur lesquels nos vieilles locomotives à vapeur ne peuvent pas dépasser 5 à 10 km à l'heure <sup>4</sup>. »

Avant la guerre, le réseau routier russe – 3 000 000 km, mais 33 000 km seulement de routes à revêtement dur – était déjà dans un état de délabrement indescriptible. Sept années de guerre et de révolution ont encore aggravé la situation. La plupart des routes sont de simples pistes plus ou moins praticables selon les saisons. En hiver, le traîneau tiré par un cheval avance avec peine dans des chemins enneigés et obstrués de congères. En été, la télègue, longue charrette à 4 roues, à usage universel – le paysan l'utilise pour ses propres déplacements comme pour le transport du bois, du fumier ou des céréales – se brise dans les énormes ornières du chemin creusées par le gel hivernal. Les roues sans cerclage métallique et les essieux en bois – le fer est un produit cher et « déficitaire » dans les campagnes – n'ont pas la solidité nécessaire pour affronter l'état des routes. Au printemps, le dégel et, en automne, les pluies rendent tout déplacement interminable et périlleux; aucun véhicule ne peut résister à l'épreuve des fossés de boue où l'on s'enlise, des buttes de terre glissante et des profondes fondrières. Des morceaux de

bois, des troncs et des branches d'arbres figés dans la terre du chemin disent les efforts de quelque voyageur imprudent pour s'arracher au bournier et gagner un sol plus ferme<sup>5</sup>.

C'est encore à pied que, durant la belle saison, le paysan se déplace le plus souvent et le plus rapidement. Un paysan sur 3 est d'ailleurs contraint de se déplacer ainsi puisqu'il ne possède pas de cheval. Pour se rendre de Blohino, où il passe l'été, à Nijni-Novgorod, Pierre Pascal fait toujours à pied ces 40 km. « C'est un trajet, écrit-il, que font à pied les jeunes garçons et les femmes qui vont au marché vendre le produit de leur cueillette dans la forêt, baies ou champignons, muguet à l'occasion; ils partent le soir, une hotte d'écorce de bouleau sur le dos, arrivent de bon matin et rentrent tard dans la soirée (...). On marche la nuit pour ne pas perdre une journée. Bien entendu, il ne circule pas, même sur la route, de voiture publique. Les charretiers aussi, qui transportent des marchandises, et qui prennent à l'occasion des passagers, partent le soir et font la route au pas, car il suffit d'arriver à la Volga pour le premier bac : le voyage prend entre huit et douze heures<sup>6</sup>. »

Le piètre état des routes et des communications a des répercussions bien tangibles sur la vie quotidienne des campagnes. Comme on l'imagine aisément, fort peu de marchandises parviennent dans ces conditions jusqu'aux villages. Il n'y a de magasin permanent que dans un village sur 5 environ; ailleurs, les paysans s'approvisionnent auprès des marchands ambulants qui passent de temps à autre<sup>7</sup>. Les prix pratiqués sont toujours bien plus élevés qu'en ville. En 1931, un économiste calculait qu'il revenait plus cher d'envoyer par route une marchandise de Moscou jusqu'aux villages du district de Klinck (distant de 150 km environ de la capitale) que de l'envoyer par mer d'Odessa en Angleterre ou de Riga aux États-Unis<sup>8</sup>! Denrées aussi rares que les marchandises, les nouvelles arrivent difficilement et avec grand retard jusqu'au village. En 1924, le réseau postal ne dessert que 11 % des localités rurales. La distance moyenne

d'un village à la poste la plus proche est de 32 km! « Les lettres et les journaux, peut-on lire dans un rapport du ministère des Postes, arrivent généralement sans trop d'embarras jusqu'au bureau de poste, où ils sont remis au facteur. Hélas, celui-ci se contente de remettre le courrier, qui est en majeure partie du courrier administratif, aux comités de *volost* \* et aux soviets ruraux. Il arrive souvent que le courrier des particuliers traîne ainsi des semaines entières dans diverses administrations avant de parvenir par quelque heureux hasard à son destinataire<sup>9</sup>. » Dans de nombreux villages, le facteur, qui se déplace le plus souvent à pied, ne passe qu'une fois par semaine. La circulation postale est d'ailleurs en nette diminution par rapport aux années d'avant-guerre. Elle atteint, en 1925, à peine 58 % de la circulation de 1913<sup>10</sup>. Cette diminution de la circulation postale s'explique en grande partie par la faiblesse des migrations saisonnières, six fois moins nombreuses en 1925 qu'en 1913. A cet égard, l'isolement du village est encore plus grand dans les années 1920 qu'avant la Révolution. Les propriétaires fonciers, qui embauchaient une nombreuse main-d'œuvre agricole, ont disparu; des centaines d'usines ont fermé; de nombreux paysans ont renoncé à aller chercher du travail en ville, comme ils avaient coutume de le faire. Le monde rural s'est replié sur lui-même. A de rares exceptions près, l'horizon du paysan est limité à son village, aux villages environnants et au chef-lieu de *volost*, petit bourg de 1 000 à 2 000 habitants, où il se rend pour régler certaines formalités administratives (notamment payer ses impôts), livrer ses céréales au centre de collecte d'État et acheter en échange quelques rares produits manufacturés à la coopérative...

Peu de villages reçoivent des journaux. Les rares exemplaires envoyés à l'administration ou aux « intellectuels

---

\* La *volost* correspond au canton français. Le comité exécutif de *volost* est l'organe administratif de base du pouvoir soviétique au niveau de la *volost*. Il regroupe en général une dizaine de fonctionnaires.



de village » (instituteur, responsable du club rural, agronome) arrivent avec une dizaine de jours de retard. En 1923, on ne met pas moins de douze jours pour acheminer un exemplaire de la *Voronejskaia Pravda* de Voronej à un chef-lieu de district distant de 60 km <sup>11</sup>. Quant aux journaux de Moscou, ils mettent près d'un mois pour arriver jusqu'à une petite ville de l'Oural <sup>12</sup>. Les paysans vivent dans une ignorance quasi totale du monde extérieur et sont prêts, à défaut d'informations dûment fondées, à accueillir toute sorte de bruits et de rumeurs. Toute visite d'un étranger, d'un parent installé en ville, d'un conscrit en permission éveille la curiosité des voisins. Chacun vient aux nouvelles et la maison où s'est arrêté le visiteur ne désemplit pas <sup>13</sup>.

Le réseau télégraphique, très endommagé durant la Révolution et la guerre civile (les deux tiers des lignes télégraphiques ont été détruites entre 1917 et 1920) ne dessert qu'un chef-lieu de *volost* sur 6. Un télégramme envoyé de Moscou met plus de quatre jours pour parvenir jusqu'à un village distant de 300 km <sup>14</sup>. Quant au téléphone, il est encore plus rare. En 1927, 8 % seulement des comités exécutifs de *volost* disposent d'un téléphone <sup>15</sup>. En l'absence de télégraphe et de téléphone, les circulaires officielles, précise une statistique du ministère de l'Intérieur, mettent en moyenne cinquante-six jours pour parvenir de Moscou aux soviets ruraux. En janvier 1925, de nombreuses administrations rurales ne sont pas encore au courant de lois et de décrets édictés au cours de l'été 1924 <sup>16</sup>. L'isolement des villages est tel que le pouvoir soviétique a du mal à s'y implanter. « Il n'y a pas de réel pouvoir soviétique dans les campagnes », ne cessent de répéter les autorités. Et Pierre Pascal, de retour de Blohino, note simplement, en juillet 1927 : « J'ai été étonné de voir si peu de vie soviétique (...). Toute la vie est celle d'avant la Révolution <sup>17</sup>. »

**« Une file de maisonnettes de rondins... »**

Le village russe, lui aussi, n'a guère changé depuis des décennies. Il reste bien souvent tel que le décrivait, en 1847, le baron Von Haxthausen, « une file de maisonnettes de rondins s'étendant à perte de vue des deux côtés d'une piste boueuse ».

Le village des provinces centrales de la Russie se signale par son ordonnance rigide, qui date des Règlements des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, inspirés par la fréquence des incendies. Le village s'aligne sur un demi, voire un ou 2 km, le long d'une rue centrale, qui n'est en réalité que l'élargissement local d'un chemin qui mène quelque part. Sur cette rue donnent les façades des izbas; un village compte en moyenne une quarantaine de feux – 200 personnes environ – soit une vingtaine de maisons disposées de part et d'autre de la rue. Les façades sont chacune le petit côté d'un enclos rectangulaire, entouré de palissades, qui s'étire sur 150 à 200 m derrière la maison. Cet enclos comprend une cour, des bâtiments d'exploitation, un verger et un potager. Entre les enclos existe un espace libre, une sorte de ruelle, destiné surtout à arrêter la propagation des incendies. En quelques points de la rue, de longs mâts signalent la présence des puits. La plupart des izbas se ressemblent. Il y en a certes de plus grandes, de plus décorées; les plus anciennes sont de couleur presque noire, tandis que les plus récentes se remarquent à leur teinte plus claire. Les unes, celles des paysans les plus aisés, reposent sur des fondations de brique; d'autres, appartenant aux plus déshérités, semblent, sous le poids des ans, s'être enfoncées dans le sol. Mais, en général, le village donne l'image d'une grande unité.

Cette unité tient autant à la cohérence d'une civilisation paysanne, qui, loin de la ville, a sauvegardé son originalité, qu'à l'homogénéité de la population rurale. 97 % des villageois sont en effet agriculteurs (un tiers d'entre eux sont aussi

à l'occasion artisans). Il y a fort peu d'intrus dans ce monde de paysans, une centaine au plus pour une *volost* qui compte 3 000 familles paysannes : au bourg, quelques dizaines de commerçants et d'artisans, une dizaine de fonctionnaires, un médecin, une sage-femme, un agronome, un employé des postes et dans les principaux villages un instituteur, un pope, un ou deux fonctionnaires travaillant au soviet rural. Quand ils existent, l'école, le soviet, le club rural, le magasin occupent de simples izbas pareilles aux autres<sup>18</sup>.

### Construire une izba

L'izba est une construction très simple, constituée par une cage de bois, le *srub*. Voici comment on construit une izba dans les années 1920 : « Sur un emplacement libre ont été apportés les rondins : les pins ont été choisis dans la forêt, par le paysan lui-même, aussi semblables que possible et bien droits, par lui abattus, débités de façon à ne garder que la partie centrale de diamètre uniforme, ébranchés, débarrassés de leur écorce et de l'aubier récent. Ce travail, chacun est assez habile avec sa hache pour le faire. Mais le bois une fois assez sec, on fait appel à une artel de charpentiers, et ce sont eux qui opèrent sur l'emplacement indiqué. Ils ont d'abord à appairer les rondins en rectifiant la longueur, aplanissant les irrégularités. Puis ils marquent au crayon les entailles à faire. Chaque rondin reçoit, à 20 cm environ de chaque extrémité, une entaille profonde " en forme de tasse ", et par-dessous, sur toute sa longueur, une rainure de faible largeur. Ils sont ensuite assemblés à angles droits, et ce sera le premier rang du *srub*. Par-dessus est posé un second rang, et ainsi de suite jusqu'au cinquième. La rainure d'un rondin, épousant la convexité du voisin de dessous, empêche le premier de glisser; les angles sont maintenus par le poids des rondins qui pèsent sur eux. Les hommes se déplacent alors pour assembler un peu plus loin 5 autres rangs. Et de même encore une fois ou

deux, car il faut au total 15 à 20 rangs pour une maison (...). On marque les rondins, on les démonte et on les transporte sur l'emplacement définitif. Là, le *srub* sera remonté. Tout le travail a été exécuté à la hache. La scie, qui n'a pénétré dans les campagnes qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, n'est employée qu'à faire des planches<sup>19</sup>. » Pour monter le *srub*, 12 à 15 personnes, parents et amis, viennent prêter main-forte pour l'emboîtement des différentes parties. Il n'y a pas de fondations proprement dites. Le *srub* repose sur de grosses pierres ou sur des pieux en chêne enduits de goudron; les plus riches utilisent des petites colonnes de briques. Ces « fondations » ne sont pas très solides et, au bout de quelques années, il n'est pas rare de voir la maison s'affaisser légèrement sur le côté qui supporte le poêle.

Une izba compte donc 15 à 20 rangs de rondins assemblés par cages successives de 5 rangs. Dans la première cage, le plancher est d'habitude fixé à la hauteur du quatrième rang, de façon à laisser sous la maison une cave basse, utilisée pour la conservation des pommes de terre ou d'autres produits. On la remplit souvent, avant le dégel, de glace ou de neige, afin de constituer une sorte de glacière jusqu'au milieu de l'été. Chez les paysans aisés, le sous-sol est en pierre ou en brique et sert d'atelier dans les villages d'artisans<sup>20</sup>.

Le *srub* une fois monté, les femmes calfeutrent les interstices entre les rondins avec de la mousse sèche enduite de goudron, ou des déchets de filasse de lin. Puis, à la hauteur de l'avant-dernier tronc, on met en place les charpentes destinées à soutenir le plafond. Le dernier fût reçoit la sablière du toit. Il faut ensuite poser le faîtage, les chevrons du toit à deux pentes. Pour la couverture, on utilise soit des planches, soit des lattes de bois taillées durant les longues veillées d'hiver. Le bois a progressivement remplacé le chaume, trop facilement la proie des flammes. Le sommet du pignon est orné d'une figure schématisée, souvent une tête de

cheval. La représentation du cheval stylisé est en réalité liée à la pratique très ancienne d'enterrer un cheval dans les fondations de la maison pour lui communiquer énergie et fécondité; on accrochait la tête du cheval au faite du toit pour éloigner les mauvais esprits <sup>21</sup>. Puis, on passa à la figuration en bois du cheval. Pour conjurer le mauvais sort, il était d'usage, dans la province de Tambov par exemple, d'insérer une pièce de monnaie dans un des angles de la façade à la hauteur du premier rondin.

En dernier lieu, on perce les fenêtres qui sont toujours, pour se protéger du froid hivernal, de petites dimensions (20 × 30 cm); elles sont munies parfois d'un double châssis; le second, amovible, est chaque année installé au début de l'hiver et enlevé à Pâques. L'embrasure est extérieurement décorée d'un cadre de bois ajouré, peint de couleurs vives, dont la décoration s'inspire de thèmes nordiques ou orientaux – ondines, oiseaux chimériques, lions, végétaux fabuleux imités de la sculpture religieuse médiévale. La porte est pratiquée sur le côté, jamais en façade. Pour que l'izba soit habitable, il reste à monter le poêle; pour cela, on fait appel à un spécialiste.

Facile à édifier, l'izba est considérée par son propriétaire davantage comme un meuble que comme un immeuble. Certains ivrognes invétérés vont jusqu'à « boire leur maison ». Elle peut être soulevée sur place au-dessus de son sous-sol, pour le remplacement périodique des pierres d'angle. Elle est aussi démontable, les rondins ayant été dès le début marqués pour être remontés ailleurs au besoin. La mobilité de l'izba remonte aux temps d'une agriculture sur brûlis : le paysan se déplaçait alors avec son abri, d'un essart à l'autre, au fur et à mesure que le sol s'épuisait. L'izba est à toute épreuve. Le bois n'est attaqué par l'humidité qu'aux extrémités dépassant l'assemblage. On scie périodiquement les extrémités qui ont pourri, résuisant ainsi chaque fois un peu plus les dimensions de la maison. Après deux remises en état, une izba pouvait ne plus mesurer que 4 × 4 m <sup>22</sup>. « La vieillesse pour une izba est

de s'enfoncer par un de ses angles dans le sol, généralement celui qui porte le four; mais même penchée, elle demeure solide et les pauvres s'en contentent. Un paysan aisé, au contraire, use dans une vie un peu longue plusieurs maisons<sup>23</sup>. »

Le mode de construction simple de l'izba, parfaitement adapté au milieu et aux ressources limitées de la majorité des paysans, impose cependant une servitude majeure : la longueur et la résistance des troncs limitent à 6 ou 7 m la portée des charpentes et donc la superficie de la maison, qui dépasse rarement 40 m<sup>2</sup>. Dans la province de Tver, par exemple, 75 % des izbas occupaient en 1926 moins de 36 m<sup>2</sup> et 9 % seulement plus de 45 m<sup>2</sup><sup>24</sup>. Pour s'agrandir en surface, l'izba n'a pas d'autre solution que d'adjoindre une maison jumelle (*prirub*); une entrée commune réunit alors les 2 izbas. Généralement, les 2 cages de bois accolées ont une paroi intérieure commune, qui les sépare l'une de l'autre, ce qui donne au total 5 murs, en comptant les 4 parois extérieures, d'où le nom de *piatistenok* (izba à 5 murs) donné à ce type d'izba. Les paysans les plus pauvres se contentent d'une izba simple, composée d'une unique salle de séjour et d'un petit couloir sur lequel ouvre la porte d'entrée, qu'on atteint par 2 ou 3 marches. Ce couloir, de 1,5 m de large environ, est obtenu d'un côté par le mur de la maison et, du côté extérieur, par une cloison de simples planches. Il ne fait pas partie de l'izba, il lui est annexé. Les paysans les plus aisés édifient généralement des izbas jumelées. En plus de la salle commune, ils ont ainsi une autre pièce. Celle-ci, qui était à l'origine la grange à céréales, s'est transformée d'abord en débarras, puis en chambre à coucher d'été. Il existe ainsi une izba d'hiver et une izba d'été<sup>25</sup>.

#### Le « dvor »

La fortune immobilière du paysan se limite rarement à la

seule izba. Seuls les plus déshérités – les ouvriers agricoles –, sans cheval ni cheptel, ne possèdent que leur izba. La plupart des paysans, même pauvres, disposent de plusieurs bâtiments adjacents à l'habitation, qui forment le *dvor*. La maison rurale est en effet non seulement un abri familial, elle est aussi un atelier agricole. La division entre ces deux fonctions est rarement absolue, car les locaux agricoles servent très souvent de dortoir durant l'été, et, inversement, le petit bétail passe une bonne partie de l'hiver dans la salle commune.

Selon les régions, les locaux agricoles sont contigus à la maison, ou reliés à elle par une cour ouverte ou non. Dans les provinces septentrionales de la Russie et en Sibérie, régions de taïga à dominante d'économie forestière et d'agriculture sur brûlis, la ferme-bloc, groupant sur deux niveaux l'habitation et les étables, est la plus répandue. Dans les provinces centrales, occidentales et méridionales de la Russie prédomine en revanche le type de la maison-cour, comportant une demi-douzaine de bâtiments disposés en ordre plus ou moins lâche autour d'une cour de plus en plus ouverte au fur et à mesure qu'on passe de la zone des forêts à la steppe. La cour de la ferme est séparée de la rue par une palissade. On y entre par une porte cochère à deux battants. Immédiatement derrière l'izba, accolée à elle, s'élève une construction légère à un étage, faite de fortes planches calfatées grossièrement : le rez-de-chaussée sert de remise; il comporte parfois des divisions pour les bêtes, qu'on abrite là tant que les gelées ne sont pas trop fortes; le premier étage est utilisé comme fenil. De l'autre côté de la cour, se trouve la véritable étable, construite, dans les régions où l'on ne manque pas de bois, selon le même principe que l'izba. C'est un *srub* soigneusement calfaté, de plafond bas, avec une ou deux lucarnes étroites pour éviter les déperditions de chaleur. Derrière la cour s'étire l'enclos – potager et verger –, fermé de tous côtés par une palissade de façon à le mettre à l'abri de la volaille. La dimension de cet enclos varie entre 2 et 5 000 m<sup>2</sup> <sup>26</sup>. Plus loin, derrière le potager, à une certaine distance de l'izba par

crainte des incendies, sont disposés le séchoir à céréales, l'aire de battage, le grenier et les bains. Pierre Pascal a laissé une description précise du séchoir à céréales de la région de Nijni-Novgorod : « Cet édifice se compose d'une fosse boisée et profonde de 1,5 à 2 m, où sera allumé et entretenu un feu de bois; on y descend par un escalier latéral. Au-dessus est posé un *srub* calfaté et couvert, avec un plancher suffisamment haut pour ne pas être atteint par les flammes, en principe du moins. Il laisse sur ses côtés un espace libre, pour permettre une circulation d'air chaud et supporte une couche de sable bien tassée que le brasier échauffera. Deux ouvertures pratiquées dans la paroi antérieure du *srub* permettent l'une de placer et de retirer les gerbes, l'autre, plus basse, de récupérer les grains de blé qui seraient tombés. Devant l'*ovin* \*, protégé par un auvent, est le terrain sur lequel le blé sera battu (...). Tous les *ovin* du village sont à l'extrême bout des enclos, et tous se trouvent à peu près sur la même ligne. Entre les *ovin*, on peut voir les fosses non comblées de ceux qui ont brûlé. Non loin de l'aire à battre, beaucoup de paysans ont un grenier à balle; on y garde les épis vides pour la nourriture du bétail. La paille, elle, est laissée en plein air<sup>27</sup>. »

Le grenier à céréales, ce coffre-fort du laboureur, est un *srub* massif, surélevé, construit dans les bois les plus durs, les plus saturés de résine. Les poutres des côtés forment au-dessus de la porte une avancée créant un auvent. La porte, qui repose sur un seuil élevé, est bardée de ferrures et armée d'une serrure à clé monumentale, encore forgée à la main. Avec le temps, ces greniers s'enfoncent un peu dans la terre, mais ils restent pratiquement indestructibles. A côté du grenier, on peut voir de petites bâtisses de brique, resserres de la hauteur d'un homme, avec un toit cimenté et une porte de fer. Le paysan d'une certaine aisance y met à l'abri des flammes, des voleurs, des rongeurs et des insectes ses biens les plus précieux, et en particulier le coffre à ferrures qui

---

\**Ovin* : séchoir à céréales.



contient les vêtements d'hiver, les pelisses, les robes et les coiffes de mariage qui se transmettent d'une génération à l'autre. Le paysan possède enfin une dernière construction, qui lui est particulièrement chère : les bains. Cette maisonnette en bois, caractéristique de l'habitat rural de toute la zone forestière, sert à la fois de bain et de lavoir. Elle est située souvent en dehors des limites de l'enclos familial. En effet, les bains doivent être à la fois loin des habitations, à cause du danger d'incendie, et à proximité de l'eau – ruisseau, étang ou rivière. Les bains des habitants du village sont fréquemment groupés, à faible distance l'un de l'autre, près d'un point d'eau. Une fois par semaine, le samedi en général, se déroule le rituel du bain, sur lequel nous reviendrons plus loin\*.

Ainsi, le paysan possède en moyenne une demi-douzaine de bâtiments dispersés dans son enclos, qui, à la différence des terres reçues en partage du domaine communal, sont la propriété inaliénable de sa famille.

Ayant fait un bref tour des bâtiments qui composent l'exploitation paysanne, pénétrons maintenant dans l'izba.

### Un intérieur paysan

Par une porte donnant sur le côté de la maison, à laquelle on accède par 2 ou 3 marches, on entre dans un vestibule. On y trouve d'ordinaire un tonneau plein d'eau – commodité qui évite au paysan d'aller au puits –, un autre où marinent des concombres. Sur des rayons, diverses provisions et, pendus aux murs, des outils agricoles. Parfois, un lavabo sommaire en émail et un baquet en bois<sup>28</sup>. Ce vestibule non chauffé, qui permet d'amortir les variations de température entre la pièce chauffée et l'extérieur, sert souvent, – chez les plus pauvres, qui n'ont qu'une seule pièce –, de dortoir lors des fortes

\* Cf. *infra*, p. 148.

chaleurs de l'été qui rendent l'atmosphère de l'izba étouffante.

De ce vestibule, on passe dans la salle commune. Dans cette pièce, d'une trentaine de mètres carrés, à droite de l'entrée, le poêle attire aussitôt l'attention. C'est un véritable monument qui s'élève presque jusqu'au plafond et qui occupe à lui tout seul près d'un quart de la superficie de la pièce<sup>29</sup>. Le poêle est le centre de gravité de toute la vie domestique. Il a été construit par un spécialiste, qui a d'abord établi un soubassement de rondins. Il est bâti en brique et ressemble à un four de boulanger. Sa gueule regarde la façade. Son système d'allumage s'est nettement perfectionné depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, par la généralisation de conduits de cheminée en brique ou en tôle et par l'adjonction, à la hauteur du poêle, d'une petite fenêtre spéciale placée sur le mur extérieur, dotée d'un volet mobile en bois pour évacuer la fumée et régler le tirage<sup>30</sup>. Aussi a-t-on vu peu à peu disparaître les izbas « noires », où n'existait aucun conduit de cheminée et où l'on chauffait « au noir » : l'évacuation de la fumée au moment de l'allumage du poêle se faisait par la porte d'entrée de l'izba ! Le poêle est doté de nombreuses annexes : une surface libre, devant la gueule du four, sur laquelle on peut tenir au chaud les plats ou asseoir un enfant ; des niches ménagées pour les allumettes et d'autres menus objets et, sur les côtés, d'ingénieux renforcements qui servent d'étagères. Des trous plus larges permettent de sécher les bandes de toile dont on s'enveloppe les pieds et les jambes<sup>31</sup>. Sur un des côtés du poêle est aménagée une soupente, qui s'appuie sur le poêle d'une part, sur un des murs extérieurs de l'autre, et sur laquelle on dort avec délices dans la tiédeur. Mais la meilleure place pour dormir, réservée en général à l'aïeul ou à l'aïeule, est tout simplement le dessus du poêle.

Les fonctions du poêle sont innombrables : il permet la cuisson du pain \* et des aliments de la famille. La chaleur –

\* Cf. *infra*, p. 114.

qui se propage par rayonnement et non plus par la flamme, qui ne danse pas à découvert comme dans l'âtre, mais est emprisonnée à l'intérieur du poêle – détermine d'ailleurs un type particulier de cuisine : les plats sont mijotés et non grillés<sup>32</sup>. Il assure, plutôt mal, le chauffage de la maison ; à cause d'un tirage souvent déficient, la température de la salle commune ne dépasse pas 13-15° en hiver<sup>33</sup>. Il sert au séchage du linge, des baies et des champignons. Il fait office de couche, mais aussi parfois de bain, lorsque le paysan ne dispose pas de *bania* \*. Après s'être savonné, le paysan s'allonge dans le four, sur de la paille préalablement étalée, la tête et les épaules posées sur le *chestok* \*\*, pour « faire une suée », tandis qu'on lui frotte le dos avec une éponge en crin.

Le poêle étant le centre de l'activité domestique de la famille, c'est autour de lui que s'ordonne la disposition intérieure de la salle commune. L'espace se divise à partir du poêle en compartiments distincts ayant chacun sa fonction<sup>34</sup>.

Le poêle est situé dans le coin à droite de l'entrée. Devant le poêle, l'espace libre sert de cuisine et est parfois séparé du reste de la salle par un rideau ou par une cloison légère. Le mobilier de cette « cuisine » se compose d'une table grossière, d'un banc, d'une tablette basse sur laquelle est posé le samovar et d'un petit placard où l'on range des ustensiles de cuisine. La plupart de ceux-ci, en un temps où l'industrie n'est pas en mesure de fournir des instruments en métal à bon marché, sont en bois ; ils sont le plus souvent produits par des artisans ruraux, voire par les paysans eux-mêmes. Le bois pourvoit à la plupart des besoins : pelles à enfourner le pain, cruches à couvercle, brocs, puisoirs dont le manche est façonné en queue d'oiseau, cuillers, salières, boîtes à provisions, barils divers, pots à traire, etc. Nombreux sont aussi les

\* *Bania* : maisonnette de bains.

\*\* *Chestok* : surface libre sur le devant du poêle.

ustensiles en terre ou en argile : plats, pots et bols de toutes dimensions, vases à deux becs pour se laver les mains. De la ville viennent quelques rares ustensiles en métal ou en fonte : seaux, poêles à frire. Plus chers et plus rares encore sont les verres et les couverts (un par adulte) qu'on ne sort qu'aux grandes occasions<sup>35</sup>.

A gauche de l'entrée, le coin faisant face au poêle et à la cuisine est considéré comme la partie la moins noble. Par grand froid, on y abrite même veaux et agneaux.

L'espace compris entre le poêle et la partie qui donne sur la rue est d'habitude surmonté d'une soupente en planches suspendue à une faible hauteur du plafond, sur laquelle on s'étend pour dormir ou qu'on utilise comme grenier. Cet espace est réservé aux travaux des femmes. C'est là que se trouve, d'octobre à Pâques, le métier à tisser. Les femmes et les jeunes filles s'assoient pour filer, coudre ou broder, sur la longue banquette fixée le long du mur de façade, près des fenêtres.

Dans le coin situé en diagonale par rapport au poêle est placée la table familiale. C'est autour de cette table, présidée par le chef de famille, assis sous l'angle réservé aux icônes \*, que se célèbrent les événements importants de la vie familiale. C'est là aussi que, plus prosaïquement, les membres de la famille prennent leur repas. Les femmes s'assoient du côté le plus rapproché du poêle pour servir les hommes.

### Le mobilier

Le mobilier est assez pauvre. En réalité, dans l'izba traditionnelle, il n'y avait pas de mobilier au sens propre du terme, puisque tous les « meubles » – bancs, étagères, soupente servant de lit, table – étaient soit incorporés aux

---

\* Appelé aussi « coin rouge ». Rouge était, en vieux russe, synonyme de Beau. Ainsi, la Place Rouge était la Belle Place.

parois, soit fixés au sol et donc immobiles. Les seuls meubles véritables étaient les coffres et les tabourets. Dans chaque izba, même la plus modeste, on trouve une grande table massive : cette table s'est peu à peu détachée de sa place traditionnelle, devant le coin des icônes, pour être transportée, selon les besoins, soit près du four, lors de la cuisson du pain, soit hors de l'izba, au moment du lessivage des planchers<sup>36</sup>. Les chaises sont encore assez rares, du moins chez les paysans pauvres. On utilise plutôt des tabourets à trois pieds, simples souches de conifères. Les vêtements sont conservés dans des coffres de bois, plus ou moins lourds et ouvragés, ou des « boîtes » rectangulaires en tôle ou en fine écorce d'aulne, renforcées par des parties métalliques. Les coffres les plus simples et les « boîtes » sont fabriqués à la maison. Les coffres à ferrures, où l'on enfermait les trésors de la famille (et en particulier la dot des jeunes filles) étaient, quant à eux, achetés au marché; pour la plupart ils provenaient de villages, tel Makariev sur Volga, qui s'étaient spécialisés dans leur fabrication.

L'armoire, la commode et le lit, en provenance de la ville, pénètrent lentement dans les campagnes. Seuls les paysans qui disposent d'une pièce supplémentaire ont suffisamment de place pour y installer de tels meubles. Cette pièce, occupée en principe par les jeunes couples, reste une pièce d'apparat et le lit y est d'abord un objet d'ornement. Le lit reste cependant absent de la plupart des foyers paysans dans les années 1920. Une enquête menée en 1927 dans le district de Volokolamsk (province de Moscou) révèle que 61 % des paysans dormaient par terre, 24 % dans un lit, 10 % sur le poêle et 5 % sur la soupente. Sur 243 personnes dormant dans un lit, 23 personnes seulement dormaient à un ou 2 par lit; toutes les autres dormaient à 3, 4 ou 5<sup>37</sup>! D'après une enquête réalisée la même année dans 3 villages de la province de Nijni-Novgorod, 86 des 186 foyers visités par les enquêteurs possédaient un lit. Seulement 33 lits possédaient une literie complète. Ces lits reposaient souvent sur des souches – « en haut, il fait plus

chaud » –, afin de ménager sous le lit un espace suffisant pour y glisser dans la journée les paillasses de ceux qui dormaient par terre, mais aussi pour y abriter les agneaux au besoin<sup>38</sup>. Les modes de couchage de 1 129 personnes interrogées se répartissaient ainsi : 391 personnes dormaient sur le poêle, 270 sur les banquettes en bois, 212 par terre (« le soir, on balaie sommairement, on pose une litière en paille, on met dessus quelques hardes et un coussin, et le “ lit ” est fait; l’habitude qu’ont les gens de cracher par terre rend ce mode de couchage particulièrement nocif, la tuberculose et toutes les infections possibles et imaginables s’infiltrant aisément dans l’organisme de l’homme couché par terre »), 131 sur les soupentes, 125 dans – ou, plus exactement, sur – un lit (33 personnes seulement ayant des draps)<sup>39</sup>.

Quelles autres « nouveautés » de la ville peut-on voir dans l’izba? Les foyers les plus riches possèdent une pendule, une machine à coudre, une glace, un réveil, des rideaux aux fenêtres. Le samovar, en revanche, qui a fait son apparition dans les campagnes vers 1880-1890, est largement répandu. Presque tous les foyers en possèdent un<sup>40</sup>. Tous les paysans ont aussi une ou 2 lampes à pétrole pour l’éclairage. Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le pétrole lampant fait partie des rares produits de la ville dont le paysan ne peut se passer et qu’il achète, même au prix fort. Durant les années 1918-1920, au cours desquelles il était pratiquement impossible de se procurer du pétrole, le paysan est revenu au mode d’éclairage traditionnel : la torche de bois de résineux ou de bouleau, confectionnée par le paysan lui-même, ou la bougie fabriquée artisanalement à partir de matières grasses animales. En raison du prix élevé du pétrole (dont l’achat représentait près d’un cinquième des dépenses en biens manufacturés du paysan), il n’y avait jamais plus d’une ou 2 lampes par habitation, et la lanterne munie d’une chandelle restait nécessaire pour se rendre à l’étable, à la grange ou aux bains. Malgré le slogan « le communisme, c’est le pouvoir des soviets + l’électrification du pays », l’électricité reste inconnue des

foyers paysans jusqu'aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. En 1950, moins de 10 % des maisons rurales étaient pourvues d'électricité. Ce n'est qu'à partir du moment où l'on a autorisé les kolkhozes à se brancher sur le réseau à haute tension (1954) que l'électrification rurale a fait de rapides progrès <sup>41</sup>.

L'inventaire de l'izba serait incomplet si l'on omettait de parler des images, plus ou moins nombreuses selon la fortune du propriétaire, qui ornent les murs. Cette imagerie est d'autant plus intéressante qu'à une époque où l'analphabétisme est encore très répandu, l'image est le mass média par excellence des couches populaires. Les images sacrées, les icônes, sont présentes – sur ce point tous les témoignages convergent – dans toutes les izbas. Elles sont placées, dans le coin face à l'entrée, sur une petite planchette d'angle recouverte de fine dentelle, sous le plafond. Devant les icônes, représentant d'habitude la Sainte Vierge avec son Fils, la Trinité, et quelques saints vénérés dans la famille, le village ou la région, brûle une veilleuse. « L'image sacrée, l'icône, véhicule d'une longue tradition qui remonte à Byzance, symbolise au cœur de l'izba l'ouverture sur une dimension religieuse où le paysan puise, selon les circonstances, un sentiment de sécurité, de résignation, de compassion <sup>42</sup>. » Avant d'emménager, l'icône était la première introduite dans l'izba; on faisait célébrer un service et c'est seulement après qu'on procédait à l'installation. Lorsqu'on entre dans l'izba, la coutume est de s'incliner devant le coin des icônes. D'autres images, profanes, décorent parfois l'izba : des photographies de conscrits, rapportées du service militaire, des gravures anciennes tirées sur bois de tilleul, vendues par des marchands ambulants et représentant des scénettes tirées de fables ou de contes, des lithographies de généraux russes de l'ancien régime, ou même du tsar Nicolas II. Depuis la Révolution, le papier fait cruellement défaut : les « images » sont donc rares; celles qui existent sont découpées dans les journaux qui parviennent au village. Le portrait de Lénine,

découpé dans le numéro du journal annonçant son décès, est présent dans certaines izbas; il est placé sous les icônes, parfois en compagnie de Nicolas II, de Boudienny \*, de Kalinine \*\*, plus rarement de Staline. Le « Petit Père des peuples », responsable de la collectivisation, n'est guère aimé dans les campagnes, jusqu'à la guerre du moins; son image rejoint alors celle des grands chefs militaires « sauveurs de la patrie », toujours chers au cœur des paysans.

### Les conditions de vie

Les conditions d'hygiène de l'izba ont été diversement appréciées. Pierre Pascal écrivait, après avoir passé trois étés dans un village de la province de Nijni-Novgorod en 1926-1928, que « l'izba est aussi bien tenue que possible étant donné tout ce qui s'y passe. Le plancher, la table sont lavés. Je n'ai pas trouvé à Blohino de parasites comme dans les villages de la région de Moscou; une certaine herbe, paraît-il, rend la vie impossible aux punaises. Les moustiques sont arrêtés par des filets. Les mouches seulement sont insupportables<sup>43</sup> ». Mais, pour les médecins de campagne, il était évident qu'un grand nombre de maladies et d'épidémies trouvaient leur origine dans la promiscuité, la saleté, le manque d'air et de lumière de l'izba.

La promiscuité était particulièrement frappante. Dans la salle commune, dont la superficie ne dépassait pas 35 à 40 m<sup>2</sup>, s'entassait une bonne demi-douzaine de personnes. Dans la province de Nijni-Novgorod, par exemple, un tiers des habitations offrait moins de 4 m<sup>2</sup> par occupant, un tiers de 4 à 6 m<sup>2</sup>, et un tiers seulement plus de 6 m<sup>2</sup><sup>44</sup>. Dans la province de Tver, la superficie moyenne par occupant, à la fin des années

\* Boudienny (1883-1970). Général de l'Armée Rouge. Il s'illustra notamment au cours de la guerre civile, au commandement de la célèbre I<sup>re</sup> armée de cavalerie.

\*\* Kalinine (1875-1946). Homme d'État soviétique, président du Comité exécutif central de l'U.R.S.S. de 1919 à 1945.



1920, était, de 5 m<sup>2</sup><sup>45</sup>. Si on ajoute aux humains les veaux, agnelets, porcelets et la volaille qui venaient s'abriter dans l'izba durant l'hiver, on imagine sans peine l'atmosphère de la salle commune et l'impatience avec laquelle la famille attendait le printemps libérateur, permettant d'utiliser pour dormir la pièce ou le vestibule non chauffés<sup>46</sup>.

La ventilation était très insuffisante, surtout en hiver. Les fenêtres, en effet, déjà exiguës, étaient souvent calfeutrées soit avec de la paille, soit avec du fumier. De toute façon, avec le gel, elles perdaient de leur transparence, lorsqu'elles étaient vitrées, ce qui était loin d'être toujours le cas. Le verre, rare et cher, était souvent remplacé par un simple bout de carton. Aussi, au manque d'air venait s'ajouter un manque de lumière.

En été, l'izba était souvent infestée de parasites. En témoignent ces étonnantes statistiques tirées de l'enquête déjà citée<sup>47</sup>, portant sur 186 izbas.

	Nombreux	Peu nombreux	Absents
Cafards	143	29	8
Punaises	76	90	20
Poux	66	76	35

De nombreuses brochures rivalisaient de conseils, tous aussi inefficaces, sur les façons de se débarrasser de ces parasites : « Pour éliminer les punaises, il faut ébouillanter l'endroit où l'on dort, puis le frotter avec un chiffon enduit de térébenthine. Pour ne plus avoir de poux, il faut changer de couche chaque semaine et se laver les cheveux avec du savon<sup>48</sup>. » Aucun de ces remèdes ne valait cependant la vieille méthode paysanne : ouvrir en grand l'izba aux premières gelées pour « geler les cafards ».

Le plancher de l'izba, qui était lavé à grande eau une fois par semaine, était souvent souillé des restes de nourriture, d'urine (les enfants faisaient leurs besoins par terre) et de crachats.

Si les conditions d'hygiène de l'izba étaient médiocres, l'eau, en revanche, ne manquait pas. La plupart des villages étaient situés au voisinage d'une rivière, d'un lac ou d'une source, à une distance suffisante cependant pour éviter les inondations ou l'humidité. Lorsque l'eau affleure, presque chaque famille dispose de son puits, dans la cour ou le potager; mais là où elle coule en profondeur, le puits devient communal, car il faut le faire forer par des artisans spécialisés à 15 m de profondeur, et parfois davantage. Le puits, constitué par une carcasse de rondins, est généralement couvert par un auvent à deux pentes montées sur deux poteaux de bois sur lesquels s'enroulent un tambour et sa chaîne. Parfois, l'auvent est remplacé par un mât, visible de loin, dans un relief absolument plat. Ce mât soutient une longue perche, à une extrémité de laquelle est suspendu le seau par une corde souple. L'autre extrémité, à laquelle est arrimée une grosse pierre, fait contrepoids. Pour puiser de l'eau, on fait basculer la perche vers le bas dans le puits, la remontée se faisant d'elle-même par un mouvement de balancier. Chaque jour, la paysanne fait plusieurs aller et retour pour chercher de l'eau dans deux seaux en équilibre aux deux bouts d'une palanque posée sur ses épaules. Cette eau est ensuite versée dans un tonneau placé dans le vestibule; chacun en puise, pour ses divers besoins, dans une petite bassine ou un baquet <sup>49</sup>.

### **L'habitat rural, une lente évolution**

Le cadre de vie du paysan russe reste rude. Il ne connaît guère les douceurs du confort moderne, et les conditions hygiéniques demeurent, dans l'ensemble, assez précaires.

## Nicolas Werth

*Normalien, agrégé d'histoire, Nicolas Werth s'est spécialisé dans l'étude de l'U.R.S.S. contemporaine. Il a séjourné six ans en Russie. Il y a été étudiant, puis lecteur de civilisation française aux Universités de Minsk et de Moscou. Il a également été attaché de recherches du Russian Institute de l'Université de Columbia, New York.*

### La vie quotidienne des paysans russes de la Révolution à la Collectivisation (1917-1939)

Dès 1917, spontanément, les paysans russes se soulèvent contre le tsarisme. Ils vont ainsi contribuer à la victoire des bolcheviks. Mais si les paysans espéraient ainsi jouir enfin librement des terres confisquées aux grands propriétaires, les bolcheviks, eux, rêvaient de les collectiviser, de contrôler les campagnes dont dépendaient le ravitaillement des villes et le salut de la révolution. Ce "malentendu" historique s'accompagne d'une incompréhension mutuelle. Dans un monde rural réfractaire au changement, déshérité, isolé, s'est développée une civilisation paysanne originale et autonome. Elle va de l'art de construire une izba à une conception du droit de propriété et à une pratique du christianisme tout à fait particulières. Pour les bolcheviks, cette civilisation n'est que barbarie et crétinisme. Ils lancent contre elle des "croisades culturelles", des missionnaires athées, de jeunes communistes qui "liquideront" l'analphabétisme et célèbreront dans les villages le 1<sup>er</sup> mai, la "Trinité prolétarienne". Pour briser les résistances, le régime finira par procéder à la collectivisation forcée des campagnes. Ce grand tournant dans la vie paysanne allait être fatal à la civilisation rurale traditionnelle. Pendant deux décennies – 1920-1940 – l'Ancien et le Nouveau s'affrontent et coexistent. La fin de la Russie paysanne et les débuts de la Russie communiste, telle est la trame de cette *Vie quotidienne des paysans russes de la Révolution à la Collectivisation*.



9 782010 086786

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00872769 7

23.3735.0

84-I

Imprimé en France  
SUD-OFFSET - 94 RUNGIS

85,00 FF TTC.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

